SOMMAIRE

L'ART ABSTRAIT EN ALLEMAGNE D'AUJOURD'HUI

Allemagne
par Michel Seuphor

1. Quelques points d'Histoire
par le Dr Ludwig Grote

La situation actuelle
par Gert Schiff

7. Présentation de 18 artistes
par John Antony Twaites, Werner Haftmann, K. F. Ertel, Gert Schiff

20. Le groupe de Hambourg
par Gert Schiff

21. La jeune génération
par Gert Schiff

24. L'Art abstrait et la vie sociale
par John Antony Twaites

25. Peintres de Paris
par Herta Wescher

ACTUALITÉS

28. Le Salon des Réalités Nouvelles
par Léon Degand

29. A propos d'une interview de Braque
par Veillon Duverneuil et Pierre Guéguen

30. Expositions

31. Informations
Le Congrès International des Critiques d'Art
par Gert Schiff et Mario Pedrosa

La couverture a été spécialement composée par **Jean Arp.**

Le hors-texte en couleurs a été exécuté d'après un bois gravé de **E. W. Nay.**

La documentation de la partie « Allemagne » a été réunie par **Gert Schiff.**

La présentation, la composition et la mise en pages de ce numéro ont été réalisées d'après les maquettes de **Sarisson.**

A L L E M

par michel

Il n'est pas un homme de ce temps en qui ce mot « Allemagne » n'éveille une suite d'images heurtées, de pensées contradictoires. Guerre et violence d'abord, camps d'extermination, le départ ambitieux pour un empire « de mille ans » suivi presque aussitôt du revers humiliant. Attila, Genseric, Tamerlan, Simon de Montfort ont pu détruire des pays pacifiques, assassiner tout leur saoul, impunément. Aujourd'hui, « nolens volens », la terre semble avoir enfanté une conscience collective qui s'oppose aux entreprises d'hégémonie. Une raison plus forte a raison du plus fort : le monde tend à devenir rond définitivement, je veux dire une contrée où il n'y a pas de place pour des repaires obscurs, une communauté de peuples, une famille.

Derrière l'écran des fumées de la guerre, par delà tout ce train de misères, d'autres images n'ont jamais cessé de répondre, pour moi, à la notion Allemagne. Et ces images n'ont jamais cessé de m'être chères. Dois-je mentionner l'essai de Kant sur la Paix Perpétuelle, les Conversations d'Eckermann avec Gœthe, Maître Eckhart et Jacob Boehme, Hölderlin et Novalis, Bach et Haydn, Holbein et Dürer ? Cette Allemagne-là est solidement campée dans l'histoire, articulée à ses parentés flamandes, italiennes, françaises. La maladie totalitaire ne l'entame pas, malgré la complicité de Nietszche, de Wagner, de tout le Walhalla.

J'ai eu avec l'Allemagne préhitlérienne des contacts répétés que l'éloignement du temps a rendu pittoresques.

Il y avait à Berlin, à la fin de 1922, une vie internationale presque aussi diverse et intensive qu'à Paris. On y parlait toutes les langues et les monnaies étrangères y jouissaient d'un pouvoir fabuleux. Un parcours en tramway coûtait quelques millions de marks qui représentaient quelques centimes. Il y régnait une très grande misère (elle était évidente par le nombre seul des suicides quotidiens) mais on ne la voyait pas. Moholy-Nagy me témoigna tout de suite beaucoup d'amitié. Il me reçut à dîner autour d'un unique plat de champignons que les siens avaient été cueillir, la veille, dans les forêts voisines de la ville. Les chaises et la table étaient très basses — ce que je prenais d'abord pour une charmante originalité — mais j'appris plus tard que les pieds avaient été sciés pour servir de combustible.

Cependant la vie de luxe battait son plein dans les cabarets à la mode. Le « Blaue Vogel » de Jushnij (que Nikita Balief plagia scandaleusement quelques années plus tard, à Paris) était bondé tous les soirs. Anna Pavlova dansait au Théâtre Romantique Russe, dans la Friedrichstrasse. Au Theater an der Koniggrätzerstrasse on jouait « Savoranola » avec une mise en scène audacieuse qui fit une énorme impression sur mon esprit de vingt ans.

C'était avant l'occupation de la Ruhr et le nom de Hitler n'avait jamais encore été entendu. Dans tous les cercles de Berlin on parlait amicalement de la France et le moindre événement artistique ou littéraire de Paris était connu et commenté avec passion. Le gros Westheim publiait « Das Kunstblatt » et Walden, petit, frétillant, parfois colérique, continuait « Der Sturm » avec d'excellents textes de Schwitters.

Archipenko était encore à Berlin, ses statuettes se voyaient à toutes les devantures. Gabo, fraîchement arrivé de Moscou, disposait d'un immense atelier dans le lointain faubourg de Lichterfelde. Un autre sculpteur aujourd'hui oublié, Rudolf Belling, avait construit pour la Scala un plafond expressionniste à reliefs pointus qui devait inspirer, un peu plus tard, l'auteur de « Calligari ».

Le futurisme y avait essaimé aussi avec la Casa Futurista que dirigeait le poète Ruggero Vasari. Marinetti, de passage à Berlin, y fit, en ma présence, un discours en français dans lequel il dit beaucoup de mal de Gœthe et que les Allemands applaudirent à tout rompre.

Il faisait froid, les rues étaient tristes, mais à l'intérieur des maisons régnait une hospitalité parfaite et au Romanisches Café on retrouvait l'atmosphère et même les visages du Café du Dôme.

En 1928, je visitai le « Bauhaus », à Dessau, pépinière d'un art frais et